

<b>Zeitschrift:</b>	Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari
<b>Herausgeber:</b>	Société suisse des traditions populaires
<b>Band:</b>	46 (1956)
<b>Artikel:</b>	Les anciens jeux villageois
<b>Autor:</b>	Pittet, Denis
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-1005599">https://doi.org/10.5169/seals-1005599</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

*Prière en allant dormir*

*Mè rèkamando ô bon Dyu, à Notha Dona, à ma bouna Patrouna Chintə ... à it lè bon chin è chintè dô Paradî, ke mè préjèrvan dè to mâleû.*

*Mon Dyu, m'indouarmè, le chint' Echpri mè rèvèyé, Notha Dona mè vuèrdê chti dzoua, chta né, à l'åra dè ma mouâ. Ainsi soit-il.*

*Mon Dyu, m'in vé drəmî, pè vothon chin kondyû, chə m'indouârmou i rèkamando mon kouâ; cho trèpâchou, i rèkamando moun' ârma, i prin' nyou la bon Dyu po mon Pére, Notha Dona po ma Mère, lè katrou-j'èvanjèlistə é katrou kotsè dè mon yî. Imbranchou la Krê è la bon Dyu avuê. No chudrin on dzoua po le Paradî ou po l'infé. Kə le bon Dyu no préjèrvé de l'infé. Mon Dyu, i rè batou moun' ârma intrè vothè man. Ainsi soit-il.*

Voici la traduction qu'en donne elle-même Melle Christine Favre dont je tiens cette formule.

Je me recommande au bon Dieu, à Notre Dame, à ma bonne Patronne sainte N... (ici le nom du patron ou de la patronne de la personne) à tous les bons saints et saintes du Paradis. Qu'ils me préservent de tout malheur.

Que le bon Dieu m'endorme, que le saint Esprit me réveille. Que la sainte Vierge me garde cette nuit, à l'heure de ma mort, Ainsi soit-il.

Mon Dieu, je m'en vais me coucher par votre saint congé. Si je m'endors, je recommande mon corps, si je trépasse, je recommande mon âme. Je prends Dieu pour mon Père, la sainte Vierge pour ma Mère, les quatre évangélistes aux quatre coins de mon lit, j'embrasse la croix et le bon Dieu avec. Nous sortirons un jour pour le Paradis ou pour l'enfer. Que le bon Dieu nous préserve de l'enfer.

Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains.

(Suit un prière en français à l'ange gardien; puis l'acte de contrition en français également.)

*Les anciens jeux villageois*

par *Denis Pittet, Magnedens*

Les sports et les distractions nouvelles ont fait disparaître différents jeux populaires qui agrémentaient jadis la vie de nos villages. Ils avaient un caractère campagnard et valaient certes autant que les divertissements de toutes sortes que nous voyons aujourd'hui.

*Les quilles*

On jouait aux quilles sur un emplacement à douves en terre battue. Ces emplacements sont devenus bien rares. On sait qu'il y avait trois rangées de trois quilles mais, à la première rangée, à gauche et à droite il y avait *la belle* qui devait chaque fois tomber pour que le nombre de quilles couchées soit

compté. Les passes comprenaient deux coups, à gauche et à droite. Il existait deux jeux différents. Pour le premier, celui qu'on appelait *dzuyî don bârø* (jouer du vin), le bouleur prenait la grande boule et mettait le pied au bout de la douve. C'était le jeu facile. Le second était plus difficile et plus important. C'était le jeu à *lodzø* (loge), on jouait à *èrdzan* (argent), la boule était plus petite que pour le premier jeu. Les spécialistes fixaient des mises assez élevées, parfois jusqu'à cinq francs par bouleur. L'un d'eux donnait la *lodzø* en mettant le pied à cet endroit pour jeter la boule. De cette *lodzø*, il était souvent assez difficile de coucher quelques quilles et toujours la *belle* pour faire compter le coup. On trouvait des champions bien entraînés qui allaient de village en village, certains jours de fête et qui gagnaient très souvent les parties.

Après chaque coup il y a lieu de redresser les quilles, soit de quiller. Le patois a un mot spécial pour désigner celui qui fait ce travail. C'est le *tsâga*<sup>1</sup> ou *tséga*, du verbe *tsingao* ou *tsigao*. Je ne connais pas de substantif français. Dans tous les cas ce ne doit pas être le quilleur et encore moins le *raquilleur*.

### *Les œufs du mois de mai*

Les premiers jours du mois de mai les jeunes gens du village se groupaient, le soir, pour aller chanter de ferme en ferme afin de trouver des œufs pour faire une bonne *frækachø* (friture) à la *pinte*. La coutume existe encore dans certaines contrées mais elle n'a plus le caractère de jadis. Pour ce dimanche du début de mai, il fallait *tirer les filles*, c'est-à-dire former les couples, fille et garçon, par tirage au sort. Il est bien entendu que des échanges se faisaient après coup. Avant la *frækachø* on faisait le jeu des œufs. Le jeu est connu; tel groupe folklorique du canton<sup>2</sup> le présente même dans certains cortèges. Je crois cependant qu'on trouvait un détail assez inédit dans certains villages. On déterminait un parcours d'environ un kilomètre, simple course, et l'on comptait un certain nombre d'œufs dans un grand panier. Deux camps se formaient, celui des œufs et celui d'un coureur. Celui-ci partait de la *pinte*, lieu de la fête, pour se rendre le plus vite possible au point terminus du parcours où un camarade l'attendait pour lui donner à boire un demi de vin blanc. Le coureur rentrait encore le plus vite possible sur la place du jeu. Au moment du départ du coureur, un homme du groupe des œufs prenait ceux-ci dans le panier et les lançait, d'une certaine distance dans un linceul tenu par quatre hommes. Le lanceur travaillait le plus vite possible, comme le coureur, les œufs cassés étaient remplacés. Si le coureur était de retour avant que le lanceur ait terminé sa besogne, c'est le groupe du premier qui était gagnant. Le cas contraire pouvait se produire. C'était alors le groupe des œufs qui gagnait. Le groupe perdant était pris pour payer le vin que

<sup>1</sup> *tsâga*, *tsingø* en patois *kouëtso*; *tséga*, *tsigø* (de Zeiger, zeigen) en *gruvèrin* (n. d. l. R.).

<sup>2</sup> la Farandole de Courtepin (n. d. l. R.).

l'on buvait en mangeant la *frøkachq*. Après celle-ci les filles et garçons chantaient et dansaient au son d'un accordéon. J'ai bonne souvenance d'une bagarre occasionnée par une tricherie en comptant les œufs mis dans le panier. On devine quels furent les projectiles utilisés. Après conclusion de la paix, la *frøkachq* ne fut pas des plus joyeuses.

#### *Le jeu de l'oie*

Il y a une cinquantaine d'années, ce jeu était très populaire dans nos villages. J'ai souvenance de quelques détails inédits. Le *pintier* préparait la place du jeu en marquant un couloir d'une cinquantaine de mètres de longueur et d'environ six mètres de largeur, limité par des cordes à lessive. A l'un des bouts du couloir une oie morte était suspendue à une traverse. Il s'agissait pour les concurrents, aveuglés par un masque grimaçant et armés d'un grand sabre, de longer tout le couloir pour aller donner un coup de sabre à l'oie pour la gagner. L'homme était encore accompagné d'un batteur de tambour, qui faisait le plus de bruit possible, pour couvrir la voix des curieux voulant donner des indications. Dès que le concurrent touchait une corde il était exclu du jeu. Comme on peut le comprendre, le but était bien difficile à atteindre sans trucage. Deux ou trois concurrents essayaient d'aller frapper l'oie mais, généralement, sans succès. Pour le *pintier* le jeu ne devait pas durer trop longtemps. Les curieux ne buvaient pas pendant qu'ils suivaient les péripéties du jeu. Il fallait en finir; un dernier concurrent se présentait. Celui-là savait ce qu'il devait faire pour aller sûrement frapper l'oie. Sans qu'on s'en aperçoive, il avait fait un trou à l'un des yeux du masque.

Pour tromper, il marchait aussi en zigzaguant, passant tout près des cordes sans les toucher. Le tambour semblait battre plus fort mais l'homme voyait bien où il devait s'arrêter pour frapper l'oie. Il avait le droit de frapper trois coups. Bien entendu que deux étaient frappés inutilement et que le troisième était toujours le coup du vainqueur. Le jeu était terminé et l'oie faisait le régal des organisateurs.

#### *Le jeu du tonneau*

On n'organise quasi plus ce jeu depuis quelques années déjà. Il a eu beaucoup de succès jadis. C'était le jeu de nos beaux cavaliers d'autrefois, ces cavaliers qui, grâce à leur belle tenue et à leurs beaux chevaux étaient l'orgueil de nos fêtes et de nos cortèges. C'étaient eux qui avaient le plus de succès auprès des belles filles de nos villages. Il y a une quarantaine d'années, un groupe de cavaliers, sortant d'un cours de répétition, était venu aux filles chez les belles héritières d'un gros paysan. Le lendemain l'une des belles disait qu'elle avait eu un beau *martchan* (ami), il avait des *rødyètè* aux talons. La *rødyèta* est une petite lame circulaire, dentée, et tournante au

bout d'un manche. On l'emploie pour couper les tranches de *cuettes* à la bénichon avant de les cuire au four. La belle avait en partie raison vu que les éperons portés par les cavaliers ont aussi une roulette dentée au bout d'une tige.

Venons-en au jeu du tonneau. Un tonnelet spécial, d'une certaine grandeur quand même, était préparé. Les cercles nombreux n'étaient pas de fer mais de bois. Les douves étaient solides et bien fixées. On plaçait le tonneau au sommet d'un poteau à hauteur d'épaule d'un cavalier à cheval. De fond en fond, le tonneau était traversé par un axe. Ainsi, un homme pouvait le faire tourner sur cet axe vertical. Les cavaliers, armés d'une lame tranchante, fixée au bout d'un manche, passaient le plus près possible du tonneau tournant, au trot de leur monture. Ils cherchaient à frapper ce tonneau avec leur arme. Il s'agissait de couper les cercles, de faire tomber les douves et, finalement, démolir complètement le tonneau. Les points donnés aux concurrents étaient proportionnels à l'importance des coups donnés. Le jeu était terminé quand il ne restait plus que les deux fonds du tonneau se touchant et tournant encore sur l'axe.

(A suivre)

## Un véhicule commode : la charrette de Charmey

par F.-X. Brodard, Estavayer-le-Lac

Mieux que de longues explications, les clichés vous feront comprendre ce qu'est la charrette de Charmey, et les avantages qu'elle offre.

Disons tout d'abord que, si à La Roche et dans les environs on l'appelle *tsärëta*<sup>1</sup> *dè Tsärmé*, charrette de Charmey, à Charmey et dans les environs elle est désignée par le nom *la tsärgöcha*, ce qui me semble bien prouver à l'évidence que la charrette de Charmey est originaire de ce village ou de ses environs, et s'est répandue ensuite plus loin, où on l'a désignée par son lieu d'origine.

Comme vous le voyez, elle se compose d'un avant-train muni de deux patins, *lè yodzon*, terminés en haut par des empoignes un peu recourbées ou du moins munies de pommeaux qui permettent à l'homme de mieux saisir et tenir en mains ces sortes de mancherons (fig. 1) appelés *lè patsyn*.

Dans chaque patin sont fixés deux pieds, *lè pyôtè*, au sommet desquels s'engagent deux pièces de bois, *lè pyumé*, dans lesquelles sont fixées les

<sup>1</sup> En patois, le mot *tsärëta* signifie aussi bien brouette que charrette, bien qu'actuellement la brouette soit habituellement désignée par le mot *chwîrø - grøbò kəmjin na chwîrø*, grossier comme une brouette dit-on – tandis que le mot *tsärëta* est réservé à charrette. Mais l'expression *alâ trinâ la tsärëta*, aller traîner la brouette, c'est-à-dire aller au pénitencier, prouve bien que le sens fut tout d'abord brouette, tout de même que l'expression *vərî cha tsärëta*, «tourner son char», se retourner, faire une palinodie.